

Velimir MLADENVIĆ

## **Garonne in absentia – roman postmoderne de Jean-Michel Devésa ?**

*Jean-Michel Devésa : un auteur (post)moderne ?*

Jean-Michel Devésa exerce comme professeur de littérature française et francophone à l'Université de Limoges, il est également critique littéraire. Si cet auteur côtoie les belles-lettres depuis plus de trente ans, cela fait moins de dix ans qu'il est entré en littérature en tant qu'écrivain, avec la publication de son journal intime de l'Allemagne, paru en 2013. C'est son premier ouvrage littéraire publié sous son vrai nom. Il développe son œuvre en publiant régulièrement : *Bordeaux la mémoire des pierres* (2015), un ouvrage dans lequel il « a trouvé sa langue et sa littérature » (Devésa 2021b), puis *Une fille d'Alger* (2018), *L'Empreinte du souvenir* (2018), *Scènes de la guerre sociale* (2020). Dans ces derniers ouvrages, l'écrivain met en œuvre « la même économie, le même registre de langue et la même langue » (Devésa 2021b). Ainsi qu'il nous l'apprend, Devésa avait, depuis son enfance, un incroyable désir de devenir écrivain : « Le désir d'écrire m'a toujours habité. Toutefois mes diverses tentatives, à peu près une tous les dix ans, ne m'avaient jamais convaincu, si bien que je détruisais mes pauvres divagations dans les jours qui suivaient leur rédaction » (Mladenović 2018 : 96).

Dans tous ses écrits, cet auteur aborde des thèmes prédominants récurrents : les problèmes dans le couple, l'amour, les relations entre les Français et les étrangers, et la ville, la ville de Bordeaux en particulier, qui apparaît toujours dans l'ensemble de son œuvre comme une troisième voix, sinon un personnage à part entière. « Bordeaux est mon poste de vigie », déclare Devésa. Il traite également de thèmes sociaux contemporains : les réfugiés, les migrants qui traversent l'Europe pour trouver une vie meilleure. Devésa retourne aussi dans le passé en évoquant les réfugiés républicains espagnols et leur accueil en France à la fin des années trente. À travers les républicains et les communistes, dans le roman *Bordeaux la mémoire des pierres* il file une métaphore sur l'usure du temps, « la rencontre, l'amour et l'inéluctable vieillissement des êtres » (Mladenović 2018 : 97). Cet auteur préfère qu'on lise ses romans comme des romans contemporains, plus précisément il qualifie son dernier ouvrage de « roman d'ancrage » ou « un roman de la folie du couple », sans aucune définition précise, même si ses livres sont « une histoire d'amour inaboutie, sans estomper le cadre politique dans lequel elle se déroule [...] » (Devésa in Mladenović 2021).

*Garonne in absentia* est publié en octobre 2021 chez l'éditeur bordelais Mollat, auquel notre auteur est très attaché. En effet, cet éditeur incite l'écrivain à écrire et lui donne l'opportunité de publier ses écrits et de débattre avec les plus éminents écrivains français contemporains. Certains faits déjà mentionnés nous amènent à présenter l'écrivain Jean-Michel Devésa en tant qu'auteur post

(moderne), surtout en se focalisant sur son dernier roman *Garonne in absentia*. Pour notre article nous avons choisi de retracer les éléments de ce roman qui permettraient de le qualifier de « roman contemporain », comme le définit son auteur, et comme un roman comportant des éléments de texte postmoderne. Dans un entretien accordé à l’auteur de cet article, Devésa définit son roman ainsi :

Je préférerais qu’on le lise comme un roman contemporain, c’est-à-dire comme un roman qui s’efforce de relater une histoire d’amour inaboutie sans estomper le cadre politique dans lequel elle se déroule, en veillant à ne pas gommer les doutes et les interrogations du scripteur, celui-ci ne méconnaissant pas la vanité d’ajouter une énième « romance » sur les rayons d’une bibliothèque mondiale qui n’en manque vraiment pas, et surtout étant persuadé de l’impossibilité de le faire, aujourd’hui, dans la double illusion d’un récit linéaire et d’une instance narrative omnisciente. (Devésa in Mladenović 2021)

Il n’y a pas une définition précise portant sur la littérature postmoderne<sup>1</sup>. Cependant il y a quelques éléments qui caractérisent cette littérature postmoderne, ainsi le recours à des techniques narratives, telle que par exemple la fragmentation. Il n’y a pas de nombreux ouvrages qui définissent ce terme<sup>2</sup>, mais la parution de *La Condition postmoderne* en 1979 marque une étape importante dans la mise en circulation du terme, même s’il n’y apparaît qu’une seule fois (Lyotard 1979 : 63). Aussi Devésa définit-il son style comme un style postmoderne. Il introduit dans son opus « le refus de la narration linéaire, avec des « interventions de l’auteur, qui perturbent la chronologie » et dit vouloir « casser le réalisme » (Devésa 2021b) en rappelant au lecteur qu’il est en train de lire un roman. Nous pouvons ajouter d’autres caractéristiques qui peuvent classer ce roman dans la littérature postmoderne : les personnages sont croqués d’un trait plutôt que décrits. En cela le récit peut être qualifié de postmoderne. De même, le minimalisme prime dans la description des lieux, des villes, et des sentiments des personnages. Cela implique de la part du lecteur une activité pendant sa lecture participant ainsi à la création de l’histoire et de l’intrigue. La fragmentation, elle aussi, est un phénomène typique du postmodernisme, qui a trait à divers éléments concernant l’intrigue, l’image, les références factuelles comme les dates et les événements historiques précis. Et enfin, nous savons tous qu’un texte n’est pas isolé et qu’il se réfère toujours aux textes

<sup>1</sup> Selon Akay la notion du postmodernisme apparaît dans les arts plastiques au cours des années 1960, avec l’apparition des collages de l’artiste Robert Rauschenberg. Cependant, cet auteur va plus loin dans l’histoire de la notion du postmodernisme et trouve ses racines dans les tourments plutôt politiques que philosophiques : « En particulier lors de la première guerre du Golfe ; la guerre lancée par Georges Bush père au régime de Saddam Hussein, (et quoique le Koweït fut envahi par l’armée irakienne et que l’on parlât d’une Indépendance du Koweït) est considérée comme un tournant, aussi bien politiquement que philosophiquement dans la différence des approches politiques de Lyotard qui utilisera la théorie du postmodernisme et de Gilles Deleuze et Félix Guattari, qui assumèrent une position critique face à cette notion » (Akay 2010 : 97).

<sup>2</sup> Il y a plusieurs ouvrages qui mentionnent ce phénomène en littérature comme Simon Malpas *The Postmodern* (2005) et Niall Lucy *A Dictionary of Postmodernism* (2016). Ce dernier ouvrage n’introduit pas les termes du postmodernisme, juste *modernisme* (en anglais *modernism*) et *modernité* (en anglais *modernity*). Le dictionnaire historique de Fran Mason, publié sous le titre *Historical Dictionary of Postmodernist Literature and Theater* en 2007, ne fait pas mention du terme de « postmodernisme », mais juste de « postmoderne » (en anglais *postmodern*) et de « postmodernité » (en anglais *postmodernity*) ; voir à ce propos : Tešanović 2021 : 63–82.

précédents et en quelque sorte qu'il mène un dialogue avec eux. Cette intertextualité est aussi présente dans ce roman.

*Garonne in absentia* : le roman (post)moderne ?

*Garonne in absentia* raconte une histoire assez simple entre deux personnages, Mathilde et Jean : « Mathilde est une femme avec laquelle il a longtemps vécu en ce bord d'eau qu'ils avaient ensemble choisi pour porter leurs fardeaux et leurs rêves, cette femme auprès de laquelle il espérait vieillir et s'éteindre » (Devésa 2021a : 7). Mathilde et Jean, les personnages principaux du roman se sont rencontrés il y a trente ans. Ils font partie de ces individus qui ont fait de longues études supérieures ; elle est devenue psychologue et lui professeur d'université. Jean s'intéresse à Mathilde « il s'extasie d'apprendre qu'elle pleure pour un rien » (Devésa 2021a : 14). Ils achètent une grande demeure qui nécessite de longs et coûteux travaux. Ils vont y vivre une vingtaine d'années. D'abord le bonheur (qui est évoqué dans la première moitié du roman) puis le délitement inexorable de leur vie commune. Histoire classique, a priori, comme en écho au style architectural du château Labrune, au bord de la Garonne, où se déroule l'action. Mais comme dans ses deux précédents romans – *Bordeaux la mémoire des pierres* et surtout *Une fille d'Alger* –, Jean-Michel Devésa élabore un récit original et prenant grâce à une écriture minutieusement ouvragée et à un art maîtrisé de la description des choses et des sentiments. *Garonne in absentia* découle en quelque sorte de ces deux récits précédents. Selon l'auteur, le roman *Bordeaux, la mémoire des pierres* est un récit sur un père que l'auteur aurait voulu avoir, mais qu'il n'a pas eu, *Une fille d'Alger*, un récit sur une mère et *Garonne in absentia* est un roman sur le fils. Ce désir d'écrire un roman du fils s'est transformé en la rédaction d'un roman de couple, qui s'est métamorphosé en roman du couple et à la fin cette évolution aboutit à la forme finale d'un roman sur la folie du couple (Devésa 2021b).

Ce roman est conçu comme un petit récit, un jeu, et un simulacre, celui de deux jeunes gens, Mathilde et Jean, qui mènent une vie harmonieuse. Le titre est trompeur, car tout au long du récit on se rend compte que ce n'est pas la Garonne qui est absente, mais assurément le personnage Mathilde. La Garonne dans le roman n'est pas un personnage du roman, c'est le personnage du roman : le fleuve permet aux personnages de percevoir ce qu'ils sont. Jean n'a d'autre choix que de se souvenir, de reconstituer et de raconter. Mais ce livre ne doit pas être réduit à un roman de souvenirs et de réminiscences, c'est une œuvre qui dialogue avec notre époque et qui s'appuie sur de nombreuses références sociales, littéraires et bien évidemment politiques, qui permettent à l'auteur de définir son œuvre comme un « roman politique », parce que « la folie du couple est tributaire du lieu qui pèse sur ce couple » (Devésa 2021b).

Dans ce roman, l'auteur ne livre pas beaucoup d'informations sur les personnages, il n'y consacre qu'une ou deux phrases. Ceux-ci sont présentés à travers leurs sentiments, à travers ce qu'ils lisent, ce qu'ils pensent, ce qu'ils regardent. Le minimalisme dans la description ne se voit pas à travers les noms des rues dans lesquelles l'histoire se déroule. L'auteur insiste pour signaler que ces rues,

(surtout dans le cadre de la ville de Bordeaux, mais aussi, dans d'autres villes plus éloignées, comme Tirana en Albanie), existent vraiment et qu'elles tiennent une grande place dans la vie des personnages. C'est le cas également de la description du château de Labrunne qui figure dans le roman. À plusieurs reprises, le narrateur informe ses lecteurs sur ce château, sur son originalité et son importance.

Dans le roman, la narration est changeante. D'abord le narrateur est omniprésent et c'est lui qui nous présente les personnages. Ensuite le personnage, Jean, devient celui qui raconte l'histoire. En plus, le texte est divisé formellement en plusieurs parties dont chacune porte un titre, mais le récit, en plus de se voir fragmenté, parfois hybride dans sa disposition et son organisation, est en proie à une fragmentation narrative. L'auteur entremêle un lexique très soutenu avec un lexique plus cru ou plus populaire. De la même façon, il porte un soin particulier aux titres des cinq chapitres : *Une folie en Garonne*, *Notre-Dame des fins des terres*, *Notre-Dame des abysses du temps*, *Notre-Dame de la réversibilité des causes*, *Le Passage des eaux*.

On remarque que le roman est scindé en deux grandes parties : d'abord les jours heureux en couple, puis la deuxième moitié du roman qui raconte les souvenirs du passé. Ainsi l'organisation habituelle en chapitres cède plutôt la place à de petits paragraphes séparés thématiquement les uns des autres. Le narrateur saute de la description des sentiments du personnage de Jean au problème de la narration dans le roman contemporain, puis de la description des toponymes à la description du château, par exemple.

Les références à « la vie réelle » sont nombreuses dans ce roman. Pour mieux situer ses personnages dans le temps et dans l'espace et pour mieux les faire évoluer dans leur quotidien, l'auteur a recours à des passages sur le changement idéologique de 1968, sur les rapports qu'entretenaient les pays de l'Est avec l'Union européenne, sur le quotidien en Albanie, et sur la culture de « l'annulation » avec les monuments et statues abattus, sur le 25 mai 2020, jour où un policier américain tue un jeune noir, sur la pandémie de Covid et le confinement en France, sur les gens qui regardent constamment les informations en continu, c'est-à-dire, tout ce dont cet auteur est le témoin. Ce procédé caractéristique de cet auteur est élaboré et expliqué ainsi par lui :

J'aimerais façonner une littérature jouant de ce que nous savons du « peu de réalité » et du clivage du sujet, n'ayant cure de la distinction entre le fictif et le biographique parce que n'essayant pas d'énoncer une vérité (de l'être ou de l'Histoire) mais s'échinant à « sonder » les aventures, impressions, bonheurs et dérives que procure ou réserve l'existence, et à stimuler émotion et réflexion chez les lecteurs. (Devésa in Mladenović 2021)

Dans ce roman, comme dans les romans précédents de cet auteur, nous trouvons des éléments d'autofiction ou d'identification des personnages avec l'auteur lui-même, ainsi que des sentiments et des toponymes que l'auteur apprécie grandement, notamment la ville de Bordeaux. Même si dans un de ses entretiens l'auteur nous a appris qu'il n'aimait pas le terme d'autofiction, il existe entre Jean et l'auteur du roman plusieurs traits communs que nous ne pouvons pas ignorer. À ce propos, Devésa nous confie :

Le terme d'« identification » ne convient pas pour qualifier mes ouvrages même si tous « parlent » de ma vie. Ce que je vis avec les autres, ce que je vois autour de moi, je m'en inspire et en fais un matériau dont je nourris mon écriture. Je « pars » de la réalité pour produire des formes littéraires qui me permettent de dire en partie, et par écart et déplacement, pour quelques-uns d'entre nous, ce dont il retourne dans nos vécus. Si donc Jean ressemble à l'auteur, et c'est le cas, il faut ajouter que Mathilde, mon héroïne, lui ressemble au moins autant (Devésa in Mladenović 2021).

Devésa raconte que Jean passe son enfance ainsi qu'une partie de sa jeunesse à Bordeaux, qu'il aime se peindre en citoyen du monde, de culture et de nationalité française. Durant la période de l'adolescence, les livres sont importants pour l'auteur et pour son personnage de fiction : les deux partagent la même passion pour la lecture et ils ont un rapport au livre quasi fanatique. Jean est passionné par le surréalisme et voue un culte à René Crevel, tout comme l'auteur du roman. Jean est aussi professeur d'université, il aime dialoguer avec les écrivains et les poètes. Jean travaille à un livre ayant pour titre *Scène de la guerre sociale* (le titre d'un essai de Devésa). Dans le roman nous lisons : « Dans quelques semaines, il publie des *Scènes de la guerre sociale*, le contrat est signé, pendant son interlocuteur n'est pas convaincu par le titre... (2021 : 110) ».

Ce roman contient également plusieurs références littéraires. L'intertextualité est riche et elle se réfère surtout aux romans précédents de cet auteur. Dans *Garonne in absentia*, comme dans les deux romans précédents, nous trouvons les mêmes toponymes, parfois la même sensibilité des phrases, un procédé que l'auteur lui-même nomme « mille poèmes » (Devésa 2021b). Pour Devésa, il s'agit d'utiliser la poésie dans un texte narratif en travaillant sur le rythme des phrases qui est essentiel pour l'auteur. On y trouve des références au surréalisme, sur la folie soi-disant surréaliste. Les personnages du roman portent dans leurs poches les livres des auteurs appréciés par Devésa. Les personnages de ce roman, il y en a d'autres, bien sûr, à part de Jean et Mathilde possèdent et lisent les œuvres de Breton, Crevel, Aragon.

Jean n'a jamais oublié ce professeur auquel il doit énormément, lisant le passage dans lequel André Breton pose qu'il existe un point de l'esprit d'où la vie et la mort le réel et l'imaginaire le passé et le futur le communicable et l'incommunicable le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement ; et de son commentaire prenant soin de distinguer l'hypothèse non formulée dans ces lignes du Second manifeste du surréalisme de l'existence matérielle et concrète d'une position dans l'espace et le temps où s'abolissent les contraires, et la lettre de ce qui est avancé dans cette séquence et qui, en l'occurrence, ne relève que d'une perception, comme s'il y avait d'une part le réel et la réalité et ce qu'on en voyait, et d'autre part une attitude à adopter et à promouvoir consistant à regarder le monde avec les lunettes de l'enfant, du fou et du sauvage de sorte qu'il en soit transfiguré. (Devésa 2021a : 142)

Le personnage, Jean, fait sien le principe surréaliste de la pensée de Breton qui aboutit à une conception de l'imagination poétique selon laquelle l'image permet de déborder les réalités quotidiennes pour arriver à une transfiguration poétique du réel. Par cette idéalisation du réel, il peut dépasser les oppositions entre la raison et la

déraison, le haut et le bas, ce lui permet d'accéder à une condition supérieure à celle des autres êtres humains.

*En guise de conclusion*

Ayant passé en revue les grands axes de l'univers romanesque de Jean-Michel Devésa, une recherche poétique particulièrement fine se profile en prise directe avec l'actualité ; le réel se conjugue dans de longues phrases sans ponctuation et avec un lexique qui représente un double défi pour le traducteur. C'est aussi ce qui nous fait dire que ce roman est un roman contemporain avec une poétique postmoderne où l'écriture agit comme un instrument d'investigation du réel (contre quoi on bute) et un vecteur de sensibilité « sans verser dans l'illusion du réalisme et de l'idéologie » (Devésa in Mladenović 2021). Toutefois, il faut souligner que Jean-Michel Devésa (dans plusieurs échanges avec l'auteur de cet article) n'assume pas cette catégorie. Il affirme au contraire faire partie des derniers modernes parmi lesquels il inclut Philippe Sollers, car il ne se reconnaît pas dans tous les cadres actuels de références des postmodernes.

UNIVERSITÉ DE NOVI SAD  
UNIVERSITÉ DE POITIERS  
*doctorant en littérature*  
velimir.mladenovic@gmail.com

**BIBLIOGRAPHIE**

AKAY, Ali (2010). « Depuis quand le postmodernisme fait-il débat ? », *Tumultes*, 1, n° 34, 95–111, [En ligne] <https://www.cairn.info/revue-tumultes-2010-1-page-95.htm>. Consulté le 20 octobre 2022.

DEVÉSA, Jean-Michel (2015). *Bordeaux la mémoire des pierres*, Bordeaux : Mollat.

DEVÉSA, Jean-Michel (2018a). *Une fille d'Alger*, Bordeaux : Mollat.

DEVÉSA, Jean-Michel (2018b). *L'Empreinte du souvenir*, Bruxelles : maelstrÖm.

DEVÉSA, Jean-Michel (2020). *Scènes de la guerre sociale*, Perros-Guirec : Le Bateau ivre.

DEVÉSA, Jean-Michel (2021a). *Garonne in absentia*, Bordeaux : Mollat.

DEVÉSA, Jean-Michel (2021b). « Garonne in absentia » [J.-M. Devésa présente son livre sur le site de Librairie Mollat], [En ligne] <https://www.youtube.com/watch?v=S-1K4d3jOgU&t=93s>. Consulté le 15 juin 2022.

LYOTARD, Jean-François (1979). *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris : Éditions de Minuit.

MALPAS, Simon (2005). *The Postmodern*, Londres – New York : Routledge.

MASON, Fran (2007). *Historical Dictionary of Postmodernist Literature and Theater*, Lanham – Toronto – Plymouth : Scarecrow.

MLADENOVIĆ, Velimir (2018). « “Bordeaux, la mémoire des pierres”, Entretien avec Jean-Michel Devésá », *Sveske*, n° 129, 95–103.

MLADENOVIĆ, Velimir (2021). « “Bordeaux est mon poste de vigie”, Entretien avec Jean-Michel Devésá », *Quinzaines*, n° 1240, [En ligne] <https://www.nouvelle-quinzaine-litteraire.fr/mode-lecture/bordeaux-est-mon-poste-de-vigie-entretien-avec-jean-michel-devesa-1260>. Consulté le 16 juin 2022.

NIALL, Lucy (2016). *A Dictionary of Postmodernism*, Oxford : Blackwell.

TEŠANOVIĆ, S. Biljana (2021). « Le “postmodernisme” et sa conception lyotardienne », *Association serbe des études canadiennes*, vol. 9, art. 3, 63–82.